

L'Echo de Louiseville

La Cie. d'Imprimerie de "L'Echo de Louiseville." Propriétaire.

Alfred Marchand et Z. Paquin, Rédacteurs.

FEUILLETON LOUISE VERARD ROMAN MODERNE

La nuit tombait, une chaleur lourde, accablante, montait vers le bleu pur et profond, comme un rougeâtre bouillonnant.

C'était un jour de fête nationale, le jour de la Saint-Jean-Papillote, et le peuple, on le sait depuis l'aube, avait pour une heure, celle du souper, comme l'effervescence de sa joie patriotique.

Un grand silence, interrompu seulement de quelques rares détonations de pétards jetés par les gamins, planait, reposant et quasi solennel.

Dans une modeste chambrette de la rue Duchesne à Montréal, une jeune fille rêvait doucement. Assise sur un antique canapé, le front dans sa main, ses longs cheveux blonds tombant en cascade autour de son joli visage pâle, elle pensait à son mariage, à son avenir.

L'heure était critique, en effet, car le lendemain était le jour fatidique du mariage et la jeune fille était sans son père.

Opélin, de son jeune âge, elle avait passé jusqu'à la fin de son travail, à vivre tout bien que mal du produit de ses labeurs.

Mais le magasin où elle était employée avait fermé ses portes, elle fut jetée sur le pavé avec quelques économies, il est vrai, mais si peu importantes!

Son père, journaliste, avait passé sa vie dans la pauvreté.

Non, pas qu'il fût dépourvu de talent; au contraire, il en avait beaucoup.

Pierre Verard était fort attaché à ses principes, ses idées, résistait par nature à tout changement, intrinsèque ou matériel.

Un jour il avait écrit, à se braver, à fond, avec les colères de journaliste politique, pour manquer la coupe de l'Amérique.

Il avait eu de la peine, mais il avait eu de la gloire.

Il avait écrit, et ce devait être la seule lettre, la seule vraie.

Aussi, les éditeurs, la déesse de cette époque d'enthousiasme et de patriotisme, l'avaient-ils immédiatement engagé pour les articles.

Un jour il mourut subitement, laissant une jeune fille que dix ans plus tard on eût pu appeler "la petite Louise".

Elle en magasin vendait de former ses parents. Les économies de Louise Verard passaient vite. La soirée allait venir.

L'autre Louise Verard.

Dans sa chambrette donc, elle méditait sur l'avenir qui s'annonçait plein de nuages noirs. Quel moyen trouvait-elle pour faire face à la destinée méchante, à la vie insupportable? Vingt ans seulement! Vingt ans, c'est l'âge de la jeunesse et de la beauté. Pour Louise Verard, c'était l'âge de la vieillesse.

Quoi faire donc?

Oh! l'est-ce qu'elle allait devenir!

Oh! la sinistre perspective!

Louise Verard en était là de ses réflexions lorsque des pas précipités se firent entendre dans l'escalier.

La porte de la chambre de Louise s'ouvrit et livra passage à une jeune brunette.

— Oh! ça y est, Louise, ce que j'ai couru pour t'annoncer la bonne nouvelle.

— Oh! Juliette que ne devrais-je pas!

— Je me suis présentée ce matin chez une fabricante de corsets de la rue St-Catherine, madame... un titre de non... madame Fisherand, au numéro 710. Et j'ai si bien plaidé ma cause, c'est-à-dire que tu es venue que... nous sommes arrivées, mon amie. On nous accorde \$1.50 par jour pourvu que nous rachions manier le moulin à coudre. Cela te va-t-il?

— Oh! ma chère, c'est la vie...

— Bien, bien...

La soirée s'acheva en babillages et les deux amies burent deux tasses de mocha pour fêter la reprise de l'ouvrage.

Les cheveux liés à plat sur le front tout uni, le nez fin, les lèvres fortes, les yeux noirs et volontés sous des sourcils droits, Juliette Morand avait cette beauté élégante et un peu mièvre de la Montréalaise.

Née d'une famille de bureaucrates, elle avait appris la couture parce que ses parents qui savaient le piano avaient toutes les notes.

A la mort de son père, elle avait deux ans bien comptés; mais quand sa mère mourut, elle avait seize ans et pouvait gagner son pain elle-même. De 16 à 20 ans, elle n'avait travaillé que dans de sales boutiques et ne gagnait guère que le juste nécessaire pour la vie, seule. Mais depuis ce temps elle avait trouvé place chez les marchands des grands boulevards.

Elle était chez Dubois et eut la pour amie intime la petite Louise Verard.

Quand on proposait un mariage à Juliette, elle riait et disait bien haut: "Je suis bien heureuse comme ça toute seule!"

Le fait est cependant que Juliette pleurait souvent à nuit tombante, parce qu'il y avait des choses tristes autour d'elle et pas d'âme pour chasser les visions grises. Un jour Louise lui avait dit: "Faudra vous marier, ma chère, vous êtes d'une tristesse..."

— D'ail! avec un ouvrier!

— Elle ne dédaignait pas ceux qui travaillaient avec leurs mains, elle, ouvrière.

Mais elle ne voulait pas se montrer dans la rue, liée, par le bras, à un homme qui porterait un pardessus bosselé dans le dos, parlerait grossièrement des gosses avec ses doigts noueux.

Elle était trop élégante, quoique ouvrière, pour consentir à trainer du ridicule avec elle.

N'osant espérer la rencontre du Prince Charmant personnellement dans les contes de Perrault, elle se laissait vieillir sans répondre aux avances des amoureux.

II

Le lendemain, Louise et Juliette se rendirent chez Mme. Fisherand.

Juliette était très gaie, s'amusait des passants et des passantes, conta l'histoire d'un domaine de ses amies et commenta la dernière pièce qu'elle avait vu jouer au théâtre français.

La maison Fisherand fournissait des élégantes femmes mondaines, employait plus de deux cents ouvrières.

La maison de Juliette n'en comptait guère plus de dix.

— Bon, dit-elle, vous avez un quart de heure d'avance, nous allons vous arriver les ouvrières.

Sous les regards de ces filles paillardes qui groupées, les jupes retroussées, luttaient de qui regardait plus aux vitrines pour ne pas manquer l'heure de la rentrée à l'école.

Les ouvrières de Mme. Fisherand arrivaient par petits groupes, gaites de faire les jupes collantes. Pensées pour présider, s'empressant sur le comptoir, un bonnet blanc à la main. Elles s'installaient sur le sofa de la boutique, jetaient des regards au bout des regards aux autres ouvrières, au bout des regards, et s'installaient, tête baissée.

Et revenant d'ailleurs, Mme. Fisherand se fit valoir avec Louise dans son atelier, et se proposa d'avoir fait un speech sur la bonne route qu'elle exigeait de ses ouvrières, elle lui écrivit les deux années sur le grand livre du personnel et leur confia chacune une carte portant le numéro 201 (c'est le numéro et 201). Mme. Louise Verard n'était plus dans la maison Fisherand qu'une unité d'ouvrière.

Le lendemain, Louise sortit seule, laissant Juliette aller faire quelques petits achats. Rendue à la rue St. Laurent, Louise s'arrêta, pâle, défilée, ses doigts effleuraient dans sa poche la carte portant son numéro 201, elle se demanda qu'elle venait de prendre place dans le grand régiment des pauvres, des humbles et des sacrifiés.

A cette pensée, une défaillance lui noya le cœur, elle s'évanouit.

— Bien jolie femme, ma foi!

— Une tourtere de teinte!

— Et une ovale!

— Ou l'as-tu donc vue?

— Je l'ai rencontrée ce matin en compagnie de Juliette Morand, autrefois employée chez Dubois.

— Ou l'as-tu rencontrée?

— Sur la rue St. Laurent, ce matin.

— Ou allait-elle?

— Je crois qu'elle allait chez Mme. Fisherand avec Juliette.

— Comment l'as-tu connue, cette Juliette?

— Un jour, j'étais chez Dubois pour acheter je ne sais trop quoi. J'ai si peu de mémoire! — mais je me souviens très bien que, ayant perdu l'objet acheté, il me fut rendu le lendemain par Mme. Juliette elle-même.

— C'est donc bonnet?

— Je te crois... et espiègle ne nuit pas et qu'elle est très pâle.

— Qui?

— Juliette.

— Et l'autre!

— Très jolie aussi, — plus blonde un peu... plus trite!

— Une femme, peut-être?

— Non, une jeune fille plutôt.

Et les deux jeunes gens qui parlaient ainsi, descendant l'avenue de la Visitation et emboîtant le pas sur la rue St. Catherine. C'était le soir, on revenait au logis.

Il arrivèrent au coin de la rue St. Catherine et St. Laurent. Juste au moment où Louise venait de s'évanouir.

— Et donc, Marteau, voilà une jeune fille qui a besoin!

— Peste, jamais, — volons à son secours.

Celui qui avait répondu au nom de Marteau s'approcha de la jeune fille, et, très agité, mit un genou en terre, parlant bas à la jeune femme plyée sur elle-même, la tête dans ses mains.

— Surtout, madame... Répondez-moi, madame...

Martean écarta les mains qui couvraient la figure de la jeune femme, puis il poussa un cri.

Il venait de reconnaître celle qu'il avait remarquée le matin en compagnie de Juliette Morand.

— Fais appeler l'ambulance, jamais!

A ce mot "ambulance" — la jeune fille qui n'était autre que Louise Verard, respira connaissance, puis d'une voix exprimant la terreur:

— Non... Non... pas l'ambulance!

Puis à la vue de toute la foule qui l'entourait, une vive inquiétude se peignit sur sa figure pâle.

— Ce n'est rien, mademoiselle, fit Martean, vous êtes évanouie... ça va se passer.

La jeune fille revenait à elle-même.

— Je vous en supplie, mademoiselle, fit Martean, faites-moi l'honneur d'accepter l'appui de mon bras pour vous rendre à votre logis.

— Je crois vraiment qu'il me sera utile de profiter de votre offre, fit-elle, répondit Louise, tout à fait revenue à elle-même mais encore un peu faible.

Il se mirent en marche, lui, la soutenant avec un respect attendri, et elle, se sentant si faible, qu'elle était heureuse de ne pas se trouver seule en ce moment.

Depuis quelques minutes déjà Juliette attendait sur la rue en face du logement de Louise, l'arrivée de celle-ci.

De temps en temps, elle faisait quelques pas en avant pour voir si Louise ne revenait pas.

Enfin un bruit de pas se fit entendre et elle aperçut venant vers elle, Louise au bras d'un jeune homme.

C'était la nuit, quelque chose de tellement invraisemblable qu'elle aurait volontiers cru qu'elle se trompait.

Mais, non, c'était bien Louise.

Une fille lui traversa l'esprit... Louise peut-être avait été la victime de quelque accident.

Elle courut à son aide.

— Que festal arrive, Louise!

— Oh! rien, Juliette, ne t'inquiète pas...

— Nous avons trouvé, mademoiselle, évanouie au coin de la rue St. Catherine, dit Martean.

— Monsieur Martean! s'écria Juliette, ah!

Je vous remercie... Cette pauvre Louise, si faible, si délicate... Evanouie! comment! en effet, tu es pâle! — Vite, rentrons.

Comme Juliette ouvrait la porte pour entrer, une vieille femme lui barra le passage et dit:

— Tout bon, mes belles, vous n'entrez pas!

— Comment, s'écria Juliette, qui vous donne le droit!

— Pourquoi ça! demanda Louise.

— Pourquoi ça? — Voyons un peu si ça la mémoire contre ces souvenirs de rue... Vous ne devez ni mois de salaire...

En disant ces mots, elle montra à Louise un paquet de linge, une petite valise et d'autres articles entassés pile-mêle près de la porte.

— Tenez... j'ai gardé la valise... ramassez vos autres guenilles et allez-vous en le camp.

Martean qui jusque là était resté dans l'ombre, s'avança, indigné.

— Comment vous osez, mademoiselle! demandez-lui.

— Deux dollars, répondit la femme.

— Et c'est pour deux dollars que vous jetez sur l'air, le soir, une jeune fille, seule.

Vous êtes une misérable.

LE DOCTEUR
J. J. PANNETON,
CHIRURGIEN-DENTISTE
... 28, RUE DES FORGES 28 ...
(EN FACE DU MARCHÉ)
Trois-Rivieres P. Q.

En outre de l'extraction des dents sans douleur par l'électricité et l'analyse locale, il s'occupe d'une manière particulière de la confection des DENTIERS ARTIFICIELS (avec ou sans palais).

Plombage en Or, en Argent, en Platine, en Chloret, en Gutta-Percha, Etc., Etc.

SPECIALITE

Redressement des dents irrégulières et soin qui requiert la dentition des enfants. Une visite est sollicitée.

IMPRIMERIE
DE
L'ECHO DE LOUISEVILLE.

A cette imprimerie, on exécutera sous le plus court délai et à des prix modérés, toutes sortes d'impressions, telles que:

- Livres,
- Factums,
- Opuscules,
- Calendriers,
- Règlements de Sociétés,
- Publications Hebdomadaires Et Mensuelles,

- Cartes d'affaires,
- Cartes de Visites,
- Programmes,
- Têtes de lettres,
- Etat de Compte,
- Circulaires,
- Bulletins,
- Lettres d'invitation,
- Envois, Etc., Etc., Etc.

Lettres funéraires livrées à deux heures d'avis.

Nous osons espérer que tous les hommes d'affaires du comté nous donneront leur généreux patronage. Nous ferons tout en notre pouvoir pour donner pleine et entière satisfaction.

